

QUESTIONS de MIKIO KAMIYA À ANDRÉ COMTE-SPONVILLE sur *Le Bonheur désespéré*

Mikio KAMIYA

Mikio KAMIYA :

Vous dites dans votre *Bonheur désespéré*, p.101:«la sagesse (...) c'est le maximum de bonheur dans le maximum de lucidité. » Je comprends très bien que la sagesse contient du bonheur et de la lucidité. Cependant est-ce que, par la bonheur et la lucidité, on peut aller naturellement à la sagesse ? Je dis *naturellement* ; car Simone Pétrement, qui fut (et reste) mon amie et mon professeur dans mes études sur le gnosticisme, m'a dit : « On ne peut aller à Dieu que par Dieu », et : « Celui qui dort ne veut pas s'éveiller, car il veut dormir. » Or, pourquoi philosophe-t-on ? Vous dites avec raison: « l'homme philosophe, mais Dieu ne philosophe pas. » Mais précisément pourquoi ? Tout au début, et pour commencer, celui qui philosophe n'éprouve-t-il pas qu'on ne va pas bien avec la nature, selon la nature ?

Vous posez la question : « Où en sommes-nous avec la vérité ? » C'est la question philosophique, oui, j'en suis tout à fait d'accord ; mais vous dites: « avec la vérité », non pas : « avec la nature ». Et vous avez raison. Comme vous le savez bien, Alain définit : « SAGESSE, c'est la vertu qui surmonte l'emportement de juger (...) La sagesse remet en question les choses connues et reçues, et doute par principe, en vue de s'assurer mieux. » Il écrit aussi: « PENSER, c'est peser ce qui vient à l'esprit (...) Penser, c'est passer d'une idée à tout ce qui s'y oppose. » C'est donc un refus de la pensée naturelle, qui, en effet, n'est pas juge des pensées. Penser, c'est donc juger que tout n'est pas bien en nous comme il se présente.

Albert Laffay rapporte : « Je disais un jour à Alain : Chacun a sa bêtise. - Oui, me répondit-il, sur laquelle il peut compter. » Et il commente : « La vérité vient toujours, directement ou indirectement, d'une erreur redressée. Et sa *bêtise* - le mot le dit - c'est l'inévitable part de bêtise qui est en nous et qui sert d'appui à la pensée.»

André COMTE-SPONVILLE :

Ce n'est pas le bonheur qui mène à la sagesse, ni même la lucidité. Bonheur et lucidité, réunis, sont plutôt la sagesse elle-même ! Ce qui mène à la sagesse, c'est la raison, la philosophie, l'attention, le travail sur soi, l'expérience, l'action, l'étude, la réflexion, la bonne foi... Bref, toute la vie, dès lors qu'on prend la peine d'y réfléchir et qu'on essaye de la penser en vérité.

Peut-on aller naturellement à la sagesse ? De mon point de vue, il n'y a pas d'autre voie. La nature est le tout du réel (Je ne crois en aucun surnaturel). Si on ne pouvait pas aller naturellement à la sagesse, on ne pourrait pas y aller du tout ! La culture fait partie de la nature. L'esprit humain fait partie de la nature.

Key Words: Sagesse, homme, éternité, amour, bonheur

Donc la sagesse aussi. C'est où la philosophie se distingue de la religion, qui croit en une révélation ou en une grâce surnaturelles. Revenir aux Grecs, Marcel Conche a raison, c'est revenir à la nature. La sagesse consiste non à en sortir ou à la vaincre, mais à l'habiter.

Si on philosophe, c'est en effet parce qu'on « ne va pas bien ». On voudrait être heureux, et l'on constate qu'on ne l'est pas. On voudrait être serein, et l'on constate qu'on est angoissé. Mais la nature n'y est pour rien ! C'est nous qui allons mal, pas la nature¹ ! À nous, donc, de changer.

Ce qu'Alain, dans le texte que vous citez, appelle « la pensée naturelle », c'est ce que j'appellerais plutôt la pensée spontanée, irréfléchie, presque instinctive, autrement dit la bêtise, en effet. Mais une pensée intelligente n'en fait pas moins partie de la nature ! Croyez-vous que Spinoza ou Einstein soient des êtres surnaturels² ? Je n'en crois rien ! Le cerveau humain fait partie de la nature. Donc la pensée aussi. Il ne s'agit pas de penser contre la nature, mais contre les illusions qu'on se fait sur elle, et sur soi. La contemplation attentive de la nature peut y aider. La philosophie aussi.

Commentaire extérieur 1.

Demander si le bonheur mène à la sagesse, c'est rappeler simplement cette évidence du sage que le sage est par essence heureux. Et cette évidence distingue la sagesse de la moralité.

Leibniz a souvent répété que toutes nos discussions naissaient de ce que sous les mêmes expressions nous ne pensions pas les mêmes choses ; et c'est ce que je serai tenté de dire ici. On risque de voir alors deux pensées fonctionner sans communiquer. Lorsque Mikio Kamiya demande si par le bonheur et la lucidité on peut aller naturellement à la sagesse, c'est bien à la rupture que constitue l'éveil de la raison, la révélation ou la conversion philosophique, cette réorientation qui constitue la voie de la sagesse, c'est à cela qu'il me semble penser. C'est-à-dire à l'acte de la pensée (la raison en acte) par rapport à la condition humaine dans laquelle cette pensée s'appréhende elle-même.

Ainsi dans cet échange, je perçois deux univers de pensée qui ne me semble pas communiquer : celui de la question ; celui de la réponse, celui du doute refluant sur l'esprit - celui de l'évidence qui s'identifie à la nature. Un désespoir placide récuse une foi qui, quant à elle, exclut le repos comme sa négation. Le désespoir professé dénonce l'insignifiance de l'inquiétude. La simplicité écrase l'allusion. Ma question est alors : s'il y a bien ici incommunication, celle-ci fait-elle objection ? et à qui ?

Peut-être toute l'enjeu d'une sagesse sans lyrisme est-elle de savoir déloger de la conscience le ressort de son propre progrès, en lui substituant l'identité du devenir et de la pensée.

La notion même de naissance de la philosophie ou de naissance à la philosophie est prise comme un produit de l'imagination, c'est-à-dire une pensée inintelligente de ses propres déterminations. La vérité qui rend l'esprit actif ne saurait se prendre pour un acte du sujet illusoire que dénomme l'esprit. Le « revenir au grec » est en réalité un revenir à Spinoza.

Le sommet sur lequel se rencontrent Héraclite et Bouddha serait-il un effet de ce que je nommerai de manière géologique « le plissement spinoziste ».

.*

Mikio KAMIYA :

Dans *Le Bonheur désespérément*, vous dites à la page 106: « Au paradis, dans le Royaume, il n'y aura plus ni foi ni espérance. (...) Bref, dans le Royaume, il n'y aura plus que l'amour », et à la page 107 : « Le Christ n'a jamais eu " ni la foi ni l'espérance", et cependant il était "d'une charité parfaite". »

Sur cette supériorité ou primauté de l'amour (ou charité) par rapport à la foi et à l'espérance, je crois qu'en effet la question est délicate. Mais je me pose la question suivante : est-ce que la séparation radicale de l'amour et des autres vertus (foi et espérance) est encore efficace, valable, avec certitude et avec vérité ? Peut-on concevoir clairement la foi sans l'amour ? et l'espérance sans l'amour ? La foi, c'est en effet - à ce qu'on dit et que j'approuve quant à moi - croire (penser) comme ce qui est réel ce qui n'est pas réel au fond. L'amour, c'est, à ce que je crois, quelque chose qu'on ne peut tenir avec n'importe quel vase (cf. Platon). Or Saint François d'Assise dit remarquablement : « L'amour n'est pas aimé. »

Oui, votre articulation, en matière de religion, est très belle et très impressionnante. Je l'approuve tout à fait ; et je pose maintenant la question : Pourquoi Dieu nous a permis de manger à l'arbre de la Sagesse, mais non pas de manger à l'arbre de la Vie, c'est-à-dire à l'arbre de l'immortalité. Pourquoi ?

Quant à moi, je crois personnellement que l'Homme est déjà immortel, ou bien éternel. Alain dit : « Ne pas mourir avant d'être mort. » Mais il dit: « il faut vivre et agir comme si l'on était immortel. (Socrate apprenant à jouer de la lyre. Le plus beau mot d'un homme, disait Flaubert.) »

André COMTE-SPONVILLE :

Peut-on concevoir la foi sans amour ? L'espérance sans amour ? Je ne sais. Mais tel n'est pas du tout mon propos, n'ayant pas de foi et ayant le moins possible d'espérances ! Ce que je dis, c'est autre chose : c'est que l'amour peut exister sans la foi et sans espérance. L'amour a besoin de connaître, pas de croire (au sens de la foi) ni d'espérer. Ainsi la charité chez Jésus, et la compassion chez le Bouddha.

Saint François d'Assise a tort. L'amour est très aimé au contraire : tout le monde aime être aimé. Mais nous ne savons pas aimer, parce que nous ne savons aimer que nous, ou pour nous (amour propre, amour de concupiscence). Il s'agit donc d'apprendre à aimer. Ce qui nous y pousse ? Le fait, justement, que nous aimons l'amour.

Quant à l'immortalité, vous savez que je n'y crois pas. L'homme n'est pas immortel. Mais il est éternel, ici et maintenant éternel, comme tout ce qui est vrai, comme tout ce qui est présent - comme tout ce qui est. Là-dessus je vous renvoie au chapitre V de mon *Traité du désespoir et de la béatitude*, section VIII (PUF, rééd. 2002).

C'est aussi le sens du texte d'Alain que vous citez. Le temps ne s'enfuit jamais. Où irait-il, puisque le passé n'est plus, puisque l'avenir n'est pas encore ? Il n'y a que le présent. Et le présent reste toujours là, certes toujours différent, c'est ce qu'on appelle la durée, toujours changeant, c'est ce qu'on appelle le devenir, mais toujours et tout entier présent. Or, un présent qui reste présent, c'est justement ce qu'on appelle l'éternité. Ainsi l'éternité et le temps sont une seule et même chose. Quelle chose ? Le présent. Ce n'est pas le temps qui s'en va; c'est nous, comme disait Ronsard, qui nous en allons. Là-dessus, je vous renvoie à *L'être-temps* (PUF, 1999).

Nous sommes donc à la fois mortels et éternels. C'est en quoi la vie est précieuse.

L'éternel n'est pas mon rocher. C'est tout le contraire : l'éternité est mon océan, mon devenir, mon impermanence pérenne. Le devenir est mon éternité. C'est ici qu'Héraclite et le Bouddha se rencontrent. Tel est le sommet de l'homme, et de la sagesse.

Commentaire externe 2.

Je ne voudrais pas rentrer dans la discussion sur les termes mais bien, comme je l'ai esquissé, sur la différence d'approche qui fait ici problème. Je le reformule.

Première question : en quel sens peut-on dire que la pensée rationnelle, ou si l'on préfère l'intelligence en acte, s'inscrit dans le cours de la nature ? À quoi renvoie ce terme de nature lorsque l'on affirme que la pensée s'inscrit dans la nature, ou encore que la philosophie se comprend elle-même comme phénomène naturel ?

La deuxième question est de savoir si l'évidence de l'amour laisse encore une place à la foi ? Ce qui revient à poser le problème de l'immortalité (ou permanence dans la durée) de l'individu humain compris dans son identité singulière (moi ou âme). Et cela quand l'auteur entend affranchir l'amour de toute foi et de toute espérance.

Je laisse de côté la triade théologique : foi, espérance et charité (amour). Mais je sais qu'André Comte-Sponville a longtemps cité avec admiration la position d'Alain : « seul avec les dieux de son cœur, la foi, l'espérance et la charité ». C'est le sens ou la nature de cette solitude qu'il exprime ici, et sa traduction face au langage de la foi religieuse et de l'immortalité de l'âme.

L'éternité appartient à la vérité (au savoir), l'immortalité concerne la perpétuité dans le temps, la permanence au sein du devenir ; mais précisément cette perpétuité ne peut se dire que du devenir, et de manière inadéquate (imagination). En fait c'est le rapport de l'amour à ses images et à son jeu qui se trouve posé : Peut-on aimer sans rêver ? Peut-on aimer sans beauté ?, etc.

Cela serait à développer sérieusement. Ce n'est pas une mince affaire.

NOTES

1. Quel est ce moi « qui ne va pas bien » produisant en lui ce que la nature ne produit pas ; ce moi auquel il revient de supprimer ce qu'il produit ? Et si l'on répond que ce « moi qui ne va pas bien » n'est rien de positif et que la négation n'est rien, il faudra reconnaître que ce moi « subit » et donc trouver la causalité de son état hors de lui ; comment alors lui demander d'y remédier ? Sinon par l'accès à la raison. D'où procède alors l'initiative de se conduire selon la raison. C'est exactement la question que pose la question : « peut-on aller naturellement à la sagesse ? » L'amdivalence de la référence à la nature est ici manifeste. Dire que la nature enferme l'esprit humain c'est affirmer que ce n'est pas l'homme mais la nature qui pense dans l'homme.
2. Ce n'est là sans doute qu'un jeu de mots. Horace, de manière plaisante, se proclamait « pourceau du troupeau d'Épicure ».